



Ethnographie et muséographie d'une communauté humaine disparue

Jean Simard

Numéro 47, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015593ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015593ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, J. (1992). Ethnographie et muséographie d'une communauté humaine disparue. *Les Cahiers des dix*, (47), 117–152. <https://doi.org/10.7202/1015593ar>

Ethnographie et muséographie d'une communauté humaine disparue

par Jean Simard

Mao Zedong disait un jour à André Malraux que le rôle des intellectuels, le nôtre, est d'«enseigner aux masses avec précision ce que nous avons reçu d'elles avec confusion¹». Paroles apparemment prétentieuses mais qui ont certainement le mérite, quant à nous, de camper avec un minimum de mots la place particulière de la démarche ethnologique dans l'éventail des méthodes en sciences humaines. Le praticien de l'ethnologie doit en effet la base documentaire de sa science aux femmes et aux hommes qu'il étudie. Telle reconstitution de liens familiaux, telle façon de diviser et d'aménager l'intérieur domestique, tel tour de main transmis par le geste ne sauraient être exactement compris en dehors du témoignage oral, de l'album photographique de famille, de l'objet transmis avec ses significations d'une génération à l'autre. En revanche nulle collecte, même exhaustive, ne saurait en elle-même reconstituer l'univers d'une culture, qu'elle soit passée ou même présente. C'est de la dynamique, voire de la dialectique de l'objet et du sujet, donc de l'observé et de l'observateur, qu'émergera le sens.

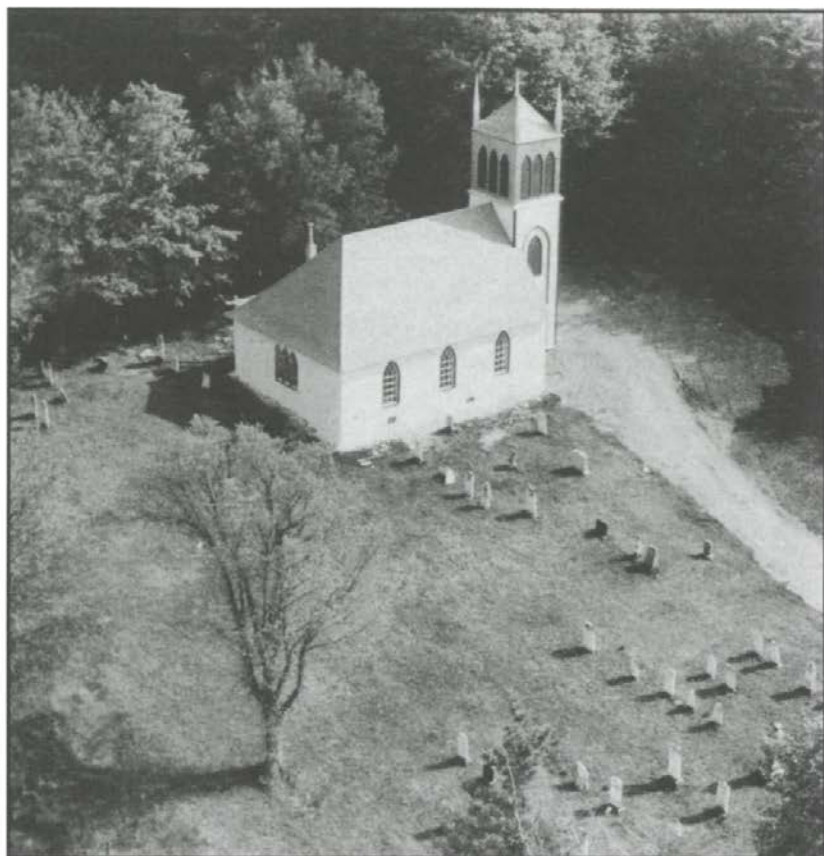
La cueillette des savoirs auprès de leurs détenteurs et leur remise en ordre par le chercheur ne constituent en fait que la moitié de la tâche de l'ethnologue conscient de ses responsabilités sociales et professionnelles. L'autre moitié, d'égale importance, consiste à redonner, mais de façon réorganisée, à leurs propriétaires les savoirs qu'ils nous ont confiés. Ce retour peut s'effectuer de façon passive, parfois même fictive, comme par exemple en publiant simplement les résultats de la recherche. Mais il peut aussi se faire de façon active. Cela suppose la participation des enquêtés. Cette démarche «bouclée» a pour nom *recherche-*

1. André Malraux, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1967, p. 531.

action. Démarche ouverte à toutes les méthodes et dont la spécificité est de générer l'action par la recherche et la recherche par l'action, la *recherche-action* apparaît de plus en plus aux ethnologues comme un impératif d'origine éthique qui investit maintenant la méthode elle-même, comme le souci des impacts environnementaux l'a fait pour la méthode de l'ingénieur.

Telle est la perspective adoptée dans cet article qui vise à démontrer jusqu'à quel point l'étude d'un bien patrimonial aussi prétendument mort qu'un cimetière peut être facteur d'animation d'une communauté humaine dispersée. La communauté en question est formée des descendants de colons qui s'installèrent à partir de 1815 le long de la route Springbrook, sur les terres de Pierre-Édouard Desbarats dans le canton de Frampton, des Irlandais de confession anglicane, et qui quittèrent les lieux vers 1950. En 1984, la municipalité de Saint-Édouard-de-Frampton acquiert la vieille église (1841) abandonnée et la restaure en vue d'y établir un centre d'interprétation de la culture irlandaise en Beauce. La recherche devant conduire à l'établissement d'un concept d'interprétation me fut confiée par le ministère des Affaires culturelles, qui la subventionnait. Elle visait deux buts. Tout d'abord fournir au milieu demandeur les instruments d'une interprétation à partir des données du cimetière, qui avec l'église constituait les seules traces *in situ* de la communauté. Puis un but pédagogique, le mien, qui était de préparer un groupe d'étudiants à la pratique du métier d'ethnologue, plus particulièrement aux modalités de la consultation professionnelle en situation réelle. Six étudiantes ont ainsi participé à cette recherche dont les retombées sociales et culturelles donnent à penser que le projet fut un réel succès². Je ferai

-
2. Le projet fut réalisé au trimestre d'hiver 1986 dans le cadre de mon cours *ATP-17889: Pratique ethnologique* dispensé dans le programme de 1^{er} cycle en arts et traditions populaires à l'université Laval. Les étudiantes dont les noms suivent composaient l'équipe: Yolande Bruneau, Marie-Claude Chagnon, Nathalie Lampron, Christiane Noël, Anne-Marie Poulin et Lise Tessier. Au terme du projet, un rapport fut remis au ministère des Affaires culturelles sous le titre: «Cimetière et communauté des anglicans de Springbrook (Frampton, Québec)», Sainte-Foy, Université Laval, Programme d'arts et traditions populaires, juin 1986, 206 pages. On peut consulter le rapport aux Archives de folklore, Division des Archives, Université Laval. L'essentiel du présent article a été tiré de ce rapport.



**Église anglicane Christ Church et cimetière de Springbrook à
Saint-Édouard-de-Frampton. (Photo François Brault)**

donc état de la variété des sources qui ont été recueillies pour les fins de l'analyse. On verra qu'au premier regard elles se présentent comme en désordre. Puis je montrerai les procédés grâce auxquels les morceaux du puzzle ont été rassemblés afin de donner une image aussi juste que possible des anglicans de Springbrook au long de leur histoire. Pour partager ces deux parties, j'ai cru bon d'utiliser métaphoriquement la sentence d'entrée de Mao qui a l'intérêt de faire voir clairement le nécessaire mouvement de va-et-vient de la démarche en ethnologie. Je conclurai enfin sur les bénéfiques pédagogiques, professionnels, scientifiques, culturels et sociaux que cette recherche a entraînés.

I. «Recevoir avec confusion»

La première étape du travail avait pour but d'effectuer un bilan des connaissances déjà acquises et publiées sur la communauté anglicane de Springbrook, ce qui nous permettait d'établir un premier contact avec l'histoire de ces anglicans. Nous avons donc constitué une bibliographie des ouvrages traitant de Frampton et de sa région afin de dresser un portrait de la communauté dans son contexte social, culturel et religieux. Trois types de publications ont été consultées: d'abord des rapports gouvernementaux et para-gouvernementaux, puis des ouvrages spécialisés et enfin des monographies régionales et locales.

Les rapports de divers ministères du gouvernement du Québec et de la municipalité régionale de comté de La Nouvelle-Beauce nous ont d'abord permis de situer la région de Frampton sur le plan géographique (situation physique du canton, ressources humaines et matérielles, sites patrimoniaux, couloir récréo-touristique) et également de nous renseigner sur les orientations gouvernementales en matière d'aménagement du territoire et de développement régional pour la municipalité régionale de comté de La Nouvelle-Beauce, dans laquelle se situe Frampton. Nous avons immédiatement après consulté des rapports de recherche préliminaires commandés par le ministère des Affaires culturelles: celui de J.-M. Chouinard³, qui nous a introduit de façon plus précise au

3. Jean-Marc Chouinard, «La chapelle anglicane Springbrook, 1835-1837. Plan directeur de viabilité». Corporation culturelle de Frampton, 1984, 51 p.

projet de mise en valeur, puis le document réalisé par le groupe Harcart⁴ signé par Madeleine Gobeil-Trudeau, qui nous a par ailleurs permis d'acquérir des connaissances sur l'historique du site. Nous nous sommes ensuite tournés vers les ouvrages spécialisés pour mieux comprendre le contexte religieux dans lequel ont évolué les anglicans de Frampton. Les ouvrages de Hélène Bergevin⁵, de Philip Carrington⁶ et un article de Jean-Charles Bonenfant⁷ se sont alors révélés fort utiles. Plusieurs volumes nous ont ensuite fourni divers compléments d'informations et nous ont permis de bien saisir le cadre de vie de la communauté. Ce fut le cas notamment des monographies de Raoul Blanchard⁸, et celle surtout de Patrick Redmond⁹, qui nous ont donné de bonnes pistes pour le travail dans les sources primaires.

Ainsi préparés par ces lectures essentielles, nous nous sommes attachés à reconstituer le système de la communauté anglicane de Springbrook à partir des informations fournies par le cimetière et en privilégiant les liens familiaux. Le cimetière devait toujours demeurer au cœur de notre recherche, comme point de départ et fil d'arrivée. Pour des raisons stratégiques, j'ai alors partagé le groupe d'étudiants en deux équipes: trois, nommés pour l'occasion les «enquêteurs», se chargèrent de l'enquête orale auprès de témoins de la vie de la communauté, trois autres, les «archivistes», des recherches en archives. Les enquêteurs ont d'abord effectué un relevé complet des inscriptions figurant sur

-
4. Le Groupe Harcart Inc., «Dossier historique du site de la chapelle Springbrook», Québec, 1985, 24 p.
 5. Hélène Bergevin, *Les églises protestantes. Patrimoine québécois*, Montréal, Libre Expression, 1981, 205 p.
 6. Philip Carrington, *The Anglican Church in Canada. A History*. Toronto, Collins, 1963, 320 p.
 7. Jean-Charles Bonenfant, «Les craintes de la minorité anglo-protestante du Québec de 1864 à 1867», *Les Cahiers des Dix*, numéro 36, Québec, 1971, 55-72.
 8. Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français. «Province de Québec»*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1947, 557 p.
 9. Patrick Redmond, *Irish Life in Rural Quebec. A History of Frampton*, Duquesne University, 1977, 142 p.

chacune des stèles du cimetière, relevé menant à la réalisation d'un plan détaillé du site. Par la suite, ils ont consulté différentes personnes susceptibles de donner des pistes de travail intéressantes et surtout des noms d'informateurs potentiels. M. Jean-Marc Chouinard de la Corporation culturelle de Frampton, Mme Eileen McLaughlin de Québec, de même que M. et Mme Morin de Frampton ont alors fourni une aide précieuse, M. et Mme Morin se révélant même, considérant leur engagement dans la communauté de Frampton et le témoignage qu'ils pouvaient offrir sur la vie des anglicans de la région, des informateurs clés pour la bonne marche du projet.

Les enquêteurs, sous la supervision du responsable de l'équipe, ont ensuite établi un questionnaire d'enquête en quatre points¹⁰, en considérant toujours que le but de la recherche était de comprendre l'organisation et l'évolution de la communauté d'après les liens familiaux qui unissaient ses membres. La première question avait pour objet d'identifier et de documenter les plus anciennes familles de Frampton. La deuxième portait sur les liens entre les familles de Saint-Malachie et de Frampton puisqu'il nous semblait avoir décelé, au cours de nos lectures préliminaires et de nos consultations, des relations étroites entre les deux communautés. La troisième question visait à reconstituer les occupations tant économiques que sociales et religieuses des familles pour déterminer le contexte dans lequel elles évoluaient. Finalement, la dernière portait spécifiquement sur les grands événements de l'histoire de Frampton, c'est-à-dire les mouvements de population, les feux et les épidémies, bref tout ce qui avait marqué la vie de la communauté anglicane de Springbrook.

Ayant maintenant en main leur principal outil de travail, le groupe des enquêteurs s'est alors chargé d'effectuer des entrevues auprès de trois types d'informateurs: d'abord des gens de Frampton qui ont été témoins de la vie des anglicans de Springbrook, puis des résidents de Saint-Malachie, anglicans et autres, qui

10. «Cimetière et communauté des anglicans de Springbrook», 179.

pouvaient fournir des renseignements pertinents sur la communauté voisine de Springbrook. Tous ces gens ont pu donner des indications sur les possibilités de rejoindre des descendants directs ou des membres de la famille proche des personnes inhumées dans le cimetière, le témoignage de ces derniers informateurs étant particulièrement recherché. Les renseignements recueillis auprès des informateurs ont permis de reconstituer la vie de la communauté entre les années 1900 et 1950 environ; les témoins plus âgés se remémorant les années du début du siècle, et les plus jeunes les moments entourant la fermeture du lieu du culte. Les entrevues ont été dirigées à partir des éléments du questionnaire et également en regard d'artefacts qu'ont présentés certains informateurs, tels une courtepoinde datant de 1917 et sur laquelle étaient brodés les noms de plusieurs anglicans des environs de Frampton, un album d'autographes d'une jeune fille de Springbrook contenant des messages affectueux d'autres anglicans de la communauté, et des photographies anciennes. Certaines de ces entrevues ont été enregistrées sur cassettes et certains informateurs ont été photographiés¹¹.

De leur côté, les archivistes poursuivaient leurs recherches dans les sources écrites. Ils ont d'abord consulté la documentation accumulée par M. Louis Morin au fil des ans, les registres de baptême, mariage et sépulture conservés au palais de justice de Saint-Joseph-de-Beauce et à l'église Saint-Paul de Saint-Malachie, de même que d'autres documents, tels le contenu du greffe du notaire Jacques Voyer, des lettres de paroissiens, et la liste des pasteurs et conseillers anglicans. De plus, différents registres ou annales ont été consultés aux Archives nationales du Québec, toujours dans le but de trouver des traces des familles ensevelies dans le cimetière. En intégrant ces données à celles fournies par le relevé du cimetière, il a été possible d'établir des généalogies des familles inhumées à Springbrook. Par la suite, ont été dépouillés systématiquement les recensements nominaux des années 1825, 1831, 1861, 1871, 1881 et 1891 afin de compléter les généalogies

11. *Ibid.*, *passim*.

et de découvrir des détails sur la population de Frampton, en focalisant évidemment le regard sur la communauté anglicane. Les autres documents inventoriés ont fourni des informations concernant plus particulièrement le mode de vie et les événements sociaux et religieux. Ont été examinés attentivement la *Quebec Diocesan Gazette*, parue de 1894 à 1959¹², et les *Annual Reports of the Church Society of the Diocese of Quebec*, parus de 1843 à 1978¹³, ces deux sources s'étant révélées parmi les plus intéressantes. À partir des renseignements tirés de ces deux documents et des *Annual Reports of the Society for the Propagation of the Gospel*¹⁴, nous avons pu établir une chronologie des événements survenus dans la communauté de Springbrook. Enfin, tous ces renseignements ont permis aux archivistes d'établir, en plus de la généalogie¹⁵ et de la chronologie¹⁶, une compilation de l'évolution démographique de la population anglicane de Springbrook, évolution exprimée par une courbe statistique¹⁷, et de reporter sur un plan cadastral de la région¹⁸, avec l'aide de M. Morin, les lieux physiques occupés par les anglicans.

En résumé, les tâches effectuées par l'équipe se sont déroulées en deux étapes, la première consistant en des lectures générales sur la communauté de Frampton et la seconde en des recherches dans les sources. Après avoir acquis des connaissances de base sur les anglicans de Frampton, l'équipe s'est partagé le travail: les enquêteurs se sont chargés du relevé du cimetière et des entrevues auprès de témoins de la vie des anglicans de Spring-

12. *Quebec Diocesan Gazette and Church Society News*. A monthly Record of Church Work in the Diocese. Québec, Quebec Chronicle Office, 1894-1959. Consultée en entier aux Archives nationales du Québec à Québec et aux archives diocésaines à Lennoxville.

13. *Annual Reports of the Church Society of the Dioceses of Quebec*, 1843-1978. Consultés aux archives diocésaines à Lennoxville jusqu'à 1955, à l'exception des numéros 77 (1919), 97 (1939), 105 à 107 (1947 à 1949).

14. *Annual Reports of the Society for the Propagation of the Gospel*, 1809-1861. Plus de la moitié de cette série a été dépouillée. Elle a apporté peu.

15. «Cimetière et communauté...», 27, 28, 100-152, 207, 208.

16. *Ibid.*, 185-206.

17. *Ibid.*, 46.

18. *Ibid.*, 45.

brook, les archivistes ont pour leur part dépouillé systématiquement les documents imprimés. Ce travail de collecte a entraîné la découverte d'artefacts intéressants, la constitution de généalogies des familles inhumées à Springbrook, la réalisation d'une chronologie des événements survenus dans la communauté, une courbe de l'évolution démographique de la population et un état de la situation géographique des anglicans de Frampton, ce qui, en venant s'ajouter au plan du cimetière et aux résultats du questionnaire d'enquête, nous a permis d'effectuer une analyse à plusieurs niveaux de l'histoire de vie de la communauté, analyse qui fait l'objet du point suivant.

II. «Enseigner avec précision»

Les documents qui seront maintenant analysés sont de deux types. Les premiers — cimetière et album d'autographes — se rapportent aux seuls anglicans et seront observés sous l'angle de l'importance relative des familles dans la communauté ainsi que de leurs alliances. Les seconds — courtepoinette et plan cadastral — renvoient plus largement à l'ensemble de la communauté anglicane ainsi qu'aux autres groupes confessionnels et ethniques qui les entourent. Ils seront par conséquent examinés sous l'angle des relations intercommunautaires. Au terme de ces analyses, auxquelles seront ajoutées les données compilées à partir des sources imprimées, nous pourrons reconstituer la trame de l'histoire de vie des anglicans de Springbrook du berceau à la tombe, c'est-à-dire au rebours de la recherche elle-même.

I. Axe familial

1.1 Le cimetière

Le relevé du cimetière est traduit sous forme de deux plans. Le premier est monographique¹⁹ et détermine l'emplacement de chacune des stèles qui ont été numérotées de 1 à 88 à partir d'un premier relevé qui nous avait été transmis et que nous avons voulu

19. *Ibid.*, 25, 79-99. L'Annexe 1 donne le relevé photographique et littéral des 88 stèles du cimetière.

vérifier et préciser. L'ordre de la numérotation n'a aucune signification particulière. Le second est relationnel²⁰. Il montre tout d'abord que cinq familles peuvent être considérées comme principales. Ce choix a été déterminé en conjuguant l'ancienneté de l'implantation, le rôle que ces familles ont joué dans la communauté tout au long de l'histoire de Frampton, ainsi que la répétition des patronymes sur les stèles. Il fait voir ensuite la structure des alliances en distinguant dans les symboles graphiques les femmes des hommes et la présence d'une seule famille ou de plusieurs en un même lieu d'inhumation. Il ressort de l'examen du plan relationnel les constats suivants:

1. Les familles les plus importantes quant à l'ancienneté et au nombre sont, en ordre décroissant, les: Bradley, Bartholomew, White, Ross, Sargeant.
2. Ces familles sont regroupées près du périmètre de l'église, ce qui montre à la fois qu'elles sont les premières à occuper l'espace et qu'elles sont au centre de la vie communautaire, dans la mort comme dans la vie.
3. Dans l'échelle de proximité décroissante par rapport au périmètre de l'église, les familles se présentent de la façon suivante: White, Sargeant, Bradley, Bartholomew, Ross.
4. Du point de vue des alliances familiales, on constate enfin que les femmes, nées Bartholomew, Bradley ou White et qui se sont mariées, sont généralement inhumées parmi les membres de leur famille d'origine, ce qui est beaucoup moins le cas des Sargeant et des Ross. On peut au moins en déduire que les trois premières familles exercent un pouvoir d'attraction plus grand que les deux autres — peut-être même un pouvoir tout court — dans la communauté.

Le relevé du cimetière de Springbrook met en évidence l'existence de plusieurs patronymes, sans toutefois permettre de reconstituer les familles telles qu'elles ont existé. En fait, plusieurs problèmes se posent pour la reconstitution des généalogies:

20. *Ibid.*, 26.

1. Certaines personnes ont été inhumées dans un autre cimetière distant de quelques kilomètres et dont l'existence est attestée par la tradition orale. L'identité de ces personnes est, pour le moment, inconnue.
2. Dans le cimetière actuel, il manque environ une vingtaine de pierres tombales. En effet, les documents écrits attestent de l'existence d'une vingtaine de sépultures datées de 1860 à 1920 et dont il est impossible de retrouver la trace sur le terrain même.
3. Le relevé des inscriptions n'a pas permis à lui seul de reconstituer les liens entre les personnes inhumées. Il a été nécessaire de recourir à d'autres types de documents, notamment les registres de baptême, mariage et sépulture (consultés par M. Louis Morin, de qui nous avons pu obtenir des relevés), ainsi que les recensements fédéraux du 19^e siècle. Ces sources sont incomplètes; les documents manquent pour certaines années, alors qu'à d'autres moments ils ne fournissent que peu d'informations pertinentes.

De la reconstitution des généalogies ressortent certains aspects de la vie de la communauté anglicane de Springbrook, concernant notamment les réseaux d'alliance et les modes de transmission des noms. Seuls deux réseaux ont pu être reconstitués avec une grande certitude: ce sont ceux des Bradley et des Bartholomew. D'autres réseaux, tel celui des Ross, auraient certainement été intéressants à analyser s'il ne subsistait pas tant de points d'interrogations quant aux liens entre les premiers arrivants. Du point de vue de l'interprétation, les Bradley et les Bartholomew offrent des caractéristiques importantes. Les patriarches de ces deux familles (Hugh Bradley et William Bartholomew) sont originaires d'Irlande, comme la majorité des chefs des familles anglicanes installées à Springbrook. On les y retrouve d'ailleurs dès 1825, en même temps qu'Adam Ross, John Ross et Charles White. Notons au passage que Hugh Bradley et William Bartholomew décédèrent tous deux en 1880, à quelques semaines d'intervalle. Et non seulement les Bradley et les Bartholomew furent-ils présents dès les débuts de la localité, mais ils virent aussi

leurs derniers descendants directs (portant ces patronymes) enterrés vers 1950 (Helen Elizabeth Bartholomew en 1947 et James Ross Bradley en 1952), c'est-à-dire peu de temps avant la dissolution de la communauté. Tout au long de ces années de présence, les Bradley et les Bartholomew s'impliquèrent d'ailleurs activement dans la vie communautaire, tant sur le plan religieux, comme collecteurs de fonds et souscripteurs pour la Church Society, ou comme bedeaux à Christ Church, que sur le plan civil comme conseillers municipaux. Fait curieux toutefois, aucun Bradley n'épousa de Bartholomew. Est-ce parce que les épouses des deux patriarches étaient sœurs? Aucun document consulté ne le dit. Il y eut par ailleurs de nombreux liens indirects entre les Bradley et les Bartholomew par le biais de mariages avec des membres des familles Pickford, Matthews, Ross et Hurley-Sargeant. Ainsi, quoique les 28 conjoints et descendants Bradley et les 25 conjoints et descendants Bartholomew inhumés à Springbrook ne constituent que le tiers des personnes qui y sont enterrées, leurs réseaux d'alliance (en grande partie communs) les rapprochent de presque toutes ces personnes. Inutile de préciser alors qu'il existait dans cette communauté une très forte consanguinité, et ce dès les premières générations établies dans ce coin de pays.

De l'examen des généalogies découlent aussi quelques remarques concernant l'attribution des prénoms. Ainsi les enfants portent fréquemment le même prénom que leurs parents ou leurs grands-parents. Hugh Bradley eut quatre petits-fils, tous cousins prénommés Hugh et nés respectivement en 1848, 1852, 1858 et 1860. De même retrouve-t-on une Elizabeth Henry, fille d'Elizabeth Ross, elle-même fille d'Elizabeth Adams. Un autre procédé d'attribution du prénom consiste à donner le patronyme ou le nom complet de la mère ou de la grand-mère comme deuxième prénom. Ainsi, James Bradley et Martha Ross eurent trois fils prénommés John Ross, James Ross et Adam Ross. De même, Hugh Bradley et Isabella Wilson eurent une petite-fille prénommée Isabella Wilson. Les deux procédés mentionnés sont très embarrassants pour le chercheur, mais démontrent chez les gens de

Springbrook un certain attachement à des valeurs familiales, symbolisé par un retour cyclique des mêmes prénoms ancestraux.



















1.2 *L'album d'autographes*

L'album d'autographes dont il sera question dans cette analyse appartenait à Margaret Bartholomew, fille de William Bartholomew et de Mary Charlotte Bartley. Née le 12 décembre 1861, elle est décédée le 23 février 1945 et fut enterrée avec ses parents dans le cimetière de Springbrook. Elle a épousé à une date que nous ignorons William Matthews, né le 23 avril 1876 et décédé le 10 mars 1913 à l'hôpital Jeffery Hale de Québec. Ce dernier est aussi enterré à Springbrook mais à un endroit différent. Margaret Bartholomew a reçu cet album d'autographes en 1887 d'Annie Jacques, une amie de Québec²¹. Il se compose de 69 pages qui se partagent de la façon suivante: 6 n'ont pas été utilisées, 27 contiennent un message ou une signature mais ne sont pas datés, les 36 autres comportent un message ou une signature datés. Il a été utilisé de 1887 à 1908, soit durant une période de vingt ans si l'on tient compte que Margaret aurait reçu l'album à Noël 1887 et que la première signature a été consentie le 1^{er} janvier 1888. Cependant la majorité des signatures datées ont été données en 1888.





Album d'autographes de Margaret Bartholomew: nombre de signatures datées par année

1887	1	1894	2
1888	23	1898	1
1889	3	1905	1
1890	3	1908	1
1891	1		

21. *Ibid.*, 33, 153-160. L'Annexe III transcrit intégralement le contenu de l'album.

Couver- ture	Page 1 	Page 2	Page 3	Page 4	Page 5	Page 6	Page 7
Page 8	Page 9 	Page 10	Page 11	Page 12	Page 13	Page 14 	Page 15 
Page 16 	Page 17	Page 18 	Page 19	Page 20	Page 21	Page 22	Page 23 
Page 24	Page 25 	Page 26	Page 27	Page 28	Page 29	Page 30	Page 31
Page 32	Page 33	Page 34	Page 35	Page 36 	Page 37 	Page 38	Page 39
Page 40	Page 41	Page 42	Page 43	Page 44	Page 45	Page 46	Page 47 
Page 48 	Page 49	Page 50	Page 51 	Page 52	Page 53 	Page 54	Page 55
Page 56	Page 57 	Page 58	Page 59	Page 60	Page 61	Page 62	Page 63
Page 64 	Page 65	Page 66 	Page 67 	Page 68			

LÉGENDE:

 Bartholomew  Bradley  Sargeant  Autres

Liens affectifs de Margaret Bartholomew avec les principales familles de Springbrook.
(Service des ressources pédagogiques, Université Laval)

1.2.1 Les liens familiaux

La lecture des autographes nous apprend que les liens d'affection qu'entretient Margaret sont d'abord et avant tout avec sa famille, les Bartholomew, qui signent 11 des 69 pages de l'album. Ce sont ses trois sœurs et cinq de ses cousins et cousines. Viennent ensuite les Sargeant dont trois parmi les cinq se présentent comme ses amis. Les Bradley ferment la marche des familles retenues comme «principales» avec lesquelles Margaret entretient des liens affectueux. Ces derniers s'affichent également comme ses amis. Les membres de la famille Hurley ont signé sept pages, dont deux amis et un cousin. Il ne faut pas sous-estimer l'importance des liens qui unissaient les familles Bartholomew aux Hurley. On l'a déjà constaté par le fait que deux photos de Hurley se trouvaient associées à celle d'une Bartholomew dans la bible de William Henry Bartholomew²². Ajoutons enfin qu'on ne reconnaît aucun membre des familles White et Ross, alors que nous trouvons au total 26 patronymes différents. Les signatures de l'année 1888, qui couvrent la période de janvier à septembre, nous donnent quant à elles certains indices sur les fêtes qui pouvaient occasionner des réunions de famille ainsi que sur les déplacements qu'a pu faire Margaret Bartholomew, en supposant que l'endroit indiqué sur la page est celui où a été donnée la signature ou transmis le message.

1.2.2 Les fêtes

Le 1^{er} janvier 1888, jour de l'an, Margaret Bartholomew était en visite à Ottawa chez sa cousine Martha J. Bartholomew. Le 12 mars 1888, à la mi-carême, il y eut probablement une réunion familiale puisque ce jour-là Maria Bartholomew inscrivit un message dans l'album de sa cousine Margaret. Le 17 mars 1888, à la Saint-Patrice, Margaret a rencontré une amie, Mrs. William Sargeant. Le 1^{er} avril 1888, jour de Pâques, il dut y avoir une fête de famille puisque John Bartholomew, cousin de Margaret, signa l'album. Pour l'essentiel, ce sont des fêtes que l'on retrouve en

22. *Ibid.*, 50 et 51.

1888, et c'est d'ailleurs la seule année où l'on peut les identifier. Toujours en prenant cette année comme référence on peut voir les déplacements effectués par Margaret Bartholomew, en postulant que le lieu indiqué est celui où les gens étaient ce jour-là.

1.2.3 Les déplacements

Album d'autographes de Margaret Bartholomew: déplacements effectués en 1888

Date	Lieu	Personne(s) visitée(s)
1 ^{er} janvier 1888	Ottawa	Martha J. Bartholomew, cousine
12 janvier 1888	Québec	J. P. Miller
1 ^{er} février 1888	West Frampton	Charlotte Bartholomew, sœur
16 mars 1888	Saint-Malachie	Elizabeth Sargeant
25 mars 1888	Springbrook West Frampton	James Bradley et Willie J. Hurley, George B. Sargeant, amis
8 avril 1888	Saint-Malachie	Lizzie Henderson, amie
22 avril 1888	Sainte-Claire	M. J. Wilson, ami
19 mai 1888	Colebrook. N.H.	M. E. Hurley, ami
6 septembre 1888	East Clifton, Ont.	M. E. Hurley, cousin

Margaret avait donc un réseau de parents et d'amis qu'elle visitait et auxquels elle demandait un autographe. Ces signataires vivent soit dans la région immédiate de Frampton, Saint-Malachie et Sainte-Claire, soit encore en Ontario ou aux États-Unis. Mais que disent ces messages? La majorité des messages interpellent Margaret Bartholomew sous le diminutif de Maggie. Ce sont des pensées, des poèmes, quelquefois d'amour. La plupart de ces messages font allusion aux qualités morales de Margaret. L'un d'eux, à la page 26 de l'album, la décrit d'une façon particulière:

Some girls like fun
 Some like cash
 But Maggie likes a fellow
 with a redish moustache

1.2.4 Forget-me-not

Forget-me-not est une expression souvent utilisée par les parents et amis de Margaret. Elle se présente sur l'axe sémantique de: *se souvenir-oublier (remember-forget)*. Dans les 13 messages où il en est mention, nous la retrouvons sous les formes suivantes: *remember* (8 fois), *forget-me-not* (3 fois), *not soon forget* (1 fois), *some times thinks of me* (1 fois). Ces quatre formes nous font voir cinq parcours figuratifs différents, c'est-à-dire cinq situations dans lesquelles se trouvaient les auteurs de ces messages. Dans trois cas, les gens sont les derniers ou ont l'impression d'être les derniers à signer l'album. Ce qui suggère la pensée suivante: être le dernier à signer c'est être le premier à être oublié; cela suppose que l'album sera rangé pour ne plus être relu. Un autre, plus optimiste, dit qu'à chaque fois que Margaret feuilleterait cet album, elle penserait à lui. Dans trois cas, on faisait allusion à d'heureux moments. On souhaitait ne pas oublier l'agréable moment passé ensemble. Dans deux autres cas, on traite de l'amitié, ne pas oublier l'amitié qui unit. La séparation par la distance fait l'objet de deux autres messages, tandis qu'un dernier fait allusion à la séparation consécutive au mariage.

Un dernier message reproduit un texte littéraire dont l'auteur n'est pas cité mais semble familier:

Remember me and bear in mind
 A constant friend is hard to find
 And when you find one kind and true
 Change not the old one for the new

Messages relatifs au thème «*forget me not*»

Page 1: To Maggie
 Remember me and bear in mind
 A constant friend is hard to find

And when you find one kind and true
 Change not the old one for the new
 Mrs William Sargeant
 St. Patrick day
 March 17th 1888

Page 3: Remember me you can you
 Must as long as you can
 Bite a crust and when
 A crust you cannot bite
 I think its time you'd take your flight
 M. C. Dorrothy

Page 10: To dear Maggie
 When you are gone my darling friend gone to a
 Distant land remember
 That I am still your old friend in hops
 That you are mine your true friend
 Maria Mc

Page 22: Meeting is a pleasnce (sic) pareting is a pain
 But forget me not
 Until we meet again
 Your friend
 Annie Jacques
 Québec
 June 2nd 1894

Page 24: To Maggie
 I have turned those pages o'er and o'er
 To see how many have wrote before
 And in this quiet little spot
 I write a sweet forget-me-not
 Your true friend
 Carrie Hurley

Page 38: My Maggie
 When friends you're trusted prove untrue
 and coldly turn their back on you
 When life is full of toil and care
 And you have a little love to spare
 Forget-me-not

Pal of your cradle days
Thomas F.

Page 39: To my (sic) Bartholomew
Remember me when far away... half awake
Remember me on your wedding day
Send me a piece of your cake
M. «Howden»

Page 40: Remember me when far far off
Where woodchucks die
of whooping cough
M. F. Donohoe

Page 44: To my dear coz
Remember me dear Maggie
When are these lines you look
Remember it was Lilla
That wrote this in your book
Ever your loving
Lilla

Page 49: To Maggie
Il will write to you of love
We have years before us yet
But the happy moment with you spent
I shall not soon forget
Ned
Ned Cassiday

Page 54: Remember me always
Remember me ever
Remember the holly days
We both spent together
Your friend Liggie
Mrs L. Cooper L. Sheeran

Page 56: For friend Maggie
When the golden sun is seting
And your heart from «eau» is free
And o'er a thousand things your thinking
Will you some times think of me

John McLaughlin
Sept 23 1888

Page 58: To miss Bartholomew
Last in your album
Last in your thoughts
Last to be remembered
First to be forgot
D. Culbert
March 7th 1889

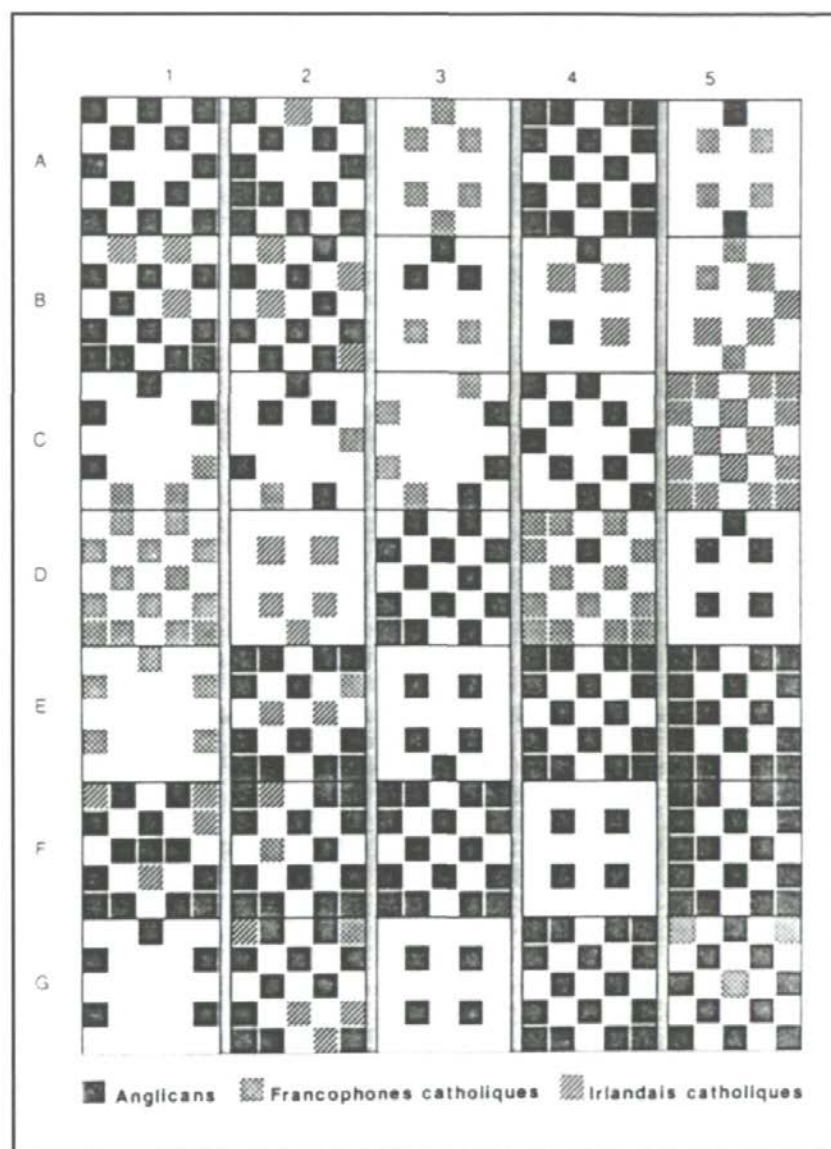
2. Axe communautaire

2.1 *La courtepointe*

Cette courtepointe a été réalisée dans le but de recueillir des fonds pour la construction d'une école anglicane pour garçons dans le canton de Frampton²³. À l'automne 1916, Mrs. Hibbard, l'épouse de celui qui fut pasteur des communautés anglicanes de Springbrook et des environs, à qui on attribue l'initiative du projet, faisait appel à tous les anglicans en leur proposant de produire une courtepointe qui serait décorée des noms de ceux qui y participeraient. Le produit fini serait livré à un tirage au sort.

Mmes Noémie et Antoinette Aubé-Chabot, dont les noms sont inscrits sur la courtepointe, se souviennent très bien de l'événement malgré leur très jeune âge à l'époque. Un beau matin, dit Mme Noémie Aubé-Chabot, notre voisine immédiate nous apportait un carré de coton jaune et nous demandait d'y broder les noms des membres de notre famille. Chaque inscription coûtait 10 cents. L'idée fut reçue avec enthousiasme. Les carrés de coton jaune furent en un rien de temps dispersés à Saint-Malachie, à Frampton et à Cumberland Mills (Saint-Georges de Beauce). Le projet déborda en effet le milieu anglican de Springbrook et de Saint-Malachie; les anglicans de Saint-Georges de Beauce y participèrent, puis les catholiques francophones et irlandais s'y enga-

23. *Ibid.*, 43, 161-176. L'Annexe IV fournit le relevé des noms et l'appartenance confessionnelle des personnes qui ont inscrit leur participation sur la courtepointe.



Courtepointe communautaire de 1917:
Répartition des patronymes selon l'appartenance ethnique
et confessionnelle.
 (Service des ressources pédagogiques, Université Laval)

gèrent aussi. Pendant l'hiver 1917, les brodeuses s'animèrent dans tout le canton. Le projet alla bon train et déboucha sur un *Garden Party* qui se déroula au manoir Henderson de Saint-Malachie. C'est à ce moment-là que se fit le tirage au sort. Toute la population, dit-on, y était invitée. Madame Lottie McLaughlin garde aujourd'hui précieusement, sous un plastique bleu à sa résidence de Saint-Malachie, cette courtepointe que sa mère, Jane Doherty, lui a léguée. Elle déclare que dans son berceau elle en était emmaillotée. Depuis lors, elle a pris grand soin de ce présent plein d'histoire.

La courtepointe se compose de 35 rectangles en coton brut qui contiennent 377 noms formés de fil à broder rouge au point de chaînette. Réunis entre eux, ces rectangles forment une surface de 185 sur 195 cm. Elle est l'œuvre collective des groupes ethniques et confessionnels qui forment cette région dite du couloir irlandais, dans sa partie est: d'abord les Irlandais anglicans qui y contribuent pour 70,8 % avec 267 noms; ensuite les Canadiens français catholiques qui y sont représentés dans une proportion de 16,7 % avec 63 noms; puis les Irlandais catholiques pour 12,5 % avec 47 noms. Trois remarques découlent de la lecture de ce tableau. Tout d'abord que les groupes ne sont pas hermétiques, loin de là. On peut même s'étonner que les Canadiens français aient contribué de leurs deniers à cet ouvrage qui avait finalement pour but de financer la construction d'une école protestante de langue anglaise. Il faut sans doute en déduire que la force des rapports de voisinage sur un même terrain dominait — du moins dans ce cas — celle du credo qui, en général, s'imposait dans les rapports sociaux avec bien plus de rigueur. La deuxième observation découle un peu de la première et l'explique. En 1916-17, il y a déjà un bon moment que la population francophone domine celle des anglophones. De ce fait, on peut comprendre que ce projet, au départ anglican, ait entraîné la participation d'une marge du groupe majoritaire qui ne se sentait guère menacé et qui, au surplus, voyait plutôt dans la chose une belle occasion de voir ses noms inscrits en beau fil à broder de couleur rouge sur une

courtepoinTE qui allait être tirée au sort. En dernier lieu, on se doit évidemment de remarquer que les deux groupes minoritaires se sont transmis chacun de leur côté les rectangles que les anglicans leur avaient confiés. C'est ainsi que les Canadiens français se trouvent principalement regroupés dans les parties A-3, A-5, C-3, D-1, D-4 et E-1, alors que les Irlandais catholiques sont plutôt rassemblés dans les sections B-4, B-5, C-5 et D-2.

2.2 *Le plan cadastral*

2.2.1 *L'occupation des terres*

Grâce à un registre des propriétaires de terres du canton de Frampton en 1884, que nous a communiqué et interprété M. Louis Morin²⁴, nous avons pu reporter sur un plan cadastral plus récent les données de cette époque²⁵. Il y avait en 1884 environ 538 terres concédées dans le canton de Frampton. De ce nombre, 47,8 % étaient propriété de Canadiens français, 41,4 % d'Irlandais catholiques et 10,8 % d'anglicans. Alors que les Canadiens français et les Irlandais catholiques se retrouvaient partout dispersés, les anglicans occupaient un peu tous les rangs mais dans la partie nord du canton, formant comme un demi-cercle autour de l'église de Springbrook. Ce sont en ordre décroissant, les White, les Bartholomew, les Bradley et les Ross qui possédaient le plus grand nombre de terres.

2.2.2 *Chute de la courbe démographique*

Plusieurs types de rapports ont été consultés afin de dégager les fluctuations démographiques de la collectivité anglicane de Springbrook. Mais les chiffres recueillis se rapportent tantôt à un ensemble de missions sous la responsabilité d'un missionnaire, par exemple East Frampton (Saint-Malachie), West Frampton (Saint-Édouard-de-Frampton), Cranbourne (Saint-Odilón-de-

24. *Ibid.*, 178. L'Annexe V donne la liste des anglicans propriétaires de terres en 1884.

25. *Ibid.*, 45.

Cranbourne) et Standon (Saint-Léon-de-Standon), tantôt au township ou canton de Frampton (East et West Frampton) et, pour une période plus récente, à Saint-Édouard-de-Frampton. Aussi ne nous a-t-il pas été possible d'établir une courbe démographique pour la population anglicane de West Frampton avant 1893, date où les données commencent à apparaître avec régularité et précision. Cependant différents chiffres permettent de constater que 1865 marque un premier fléchissement de la population anglicane de West Frampton tout comme de celle de l'ensemble des quatre missions. En effet West Frampton qui comptait 39 familles anglicanes en 1865 n'en possède plus que 32 deux ans plus tard et 24 en 1893. Non seulement les chiffres parlent mais les pasteurs manifestent leurs craintes. Dès 1876 le révérend Sykes déplore dans son rapport annuel le départ de deux familles. Deux ans plus tard il mentionne à nouveau que neuf familles de East et West Frampton ont quitté depuis quatre ans. Puis il revient à la charge en 1880 regrettant que plusieurs personnes et une famille aient délaissé la mission. Le révérend Debbage constate en 1885 que la population a diminué du tiers en quatre ans. En somme de 1865 à 1893 une famille en moyenne quitte West Frampton tous les deux ans.

À partir de 1893 nous pouvons constater une diminution constante du nombre de familles²⁶. La fin du 19^e siècle est toutefois marquée par une légère hausse. Peut-elle s'expliquer par le fait que cinq jeunes couples mariés en 1897 sont demeurés dans la mission alors qu'auparavant ceux-ci pliaient bagages après la cérémonie et allaient chercher fortune dans des contrées inconnues? C'est du moins ce que suppose le révérend Boyle. Une légère augmentation de la population est notée en 1930 par le révérend Hibbard, hausse occasionnée par le retour de paroissiens qui n'ont plus d'emploi convenable à l'extérieur. Ce mouvement de population est de toute évidence lié à la crise économique. Si cette fluctuation n'apparaît pas dans notre courbe, c'est qu'elle est

26. *Ibid.*, 46.

sans doute le résultat du déplacement de célibataires. Cette érosion constante au long des 90 dernières années de la communauté de Springbrook est bien sûr due aux nombreux départs mais aussi au nombre de décès en moyenne supérieur au nombre de baptêmes. Pourtant, en 1863, le révérend Jenkins s'était félicité d'avoir à West Frampton plus de communiants et de donateurs pour ses œuvres que par toutes les années passées!

3. Vie et mort d'une communauté

L'arrivée des premiers anglicans à Springbrook coïncide avec la fondation de Saint-Édouard-de-Frampton par Pierre-Édouard Desbarats. Pour coloniser ses terres situées dans le canton de Frampton, celui-ci arrêtait son choix sur des protestants immigrés fuyant la famine d'Europe et qui représentaient, selon lui, des «hommes vaillants, sains, au passé irréprochable et de mœurs douces et paisibles»²⁷. Parmi ces premiers colons triés sur le volet, l'on retrouve les noms de Bartholomew, Bradley, Foster, Hodgson, Hurley, McBean, Ross, Sargeant, Whyte et Wilson.

Si leur arrivée au pays résultait principalement de causes d'ordre économique, ce facteur seul ne saurait expliquer la disparition de leur communauté de vie au début des années 1950. À la lumière des données historiques et des témoignages recueillis, nous devons y ajouter des motifs d'ordre culturel, social et religieux. Les mauvaises récoltes, le piètre rendement des terres rocailleuses de Frampton, l'accroissement graduel de l'élément francophone, le célibat chronique qui entraîne la dénatalité des anglophones ainsi que l'absence d'un pasteur résident constituent autant de motifs de départ de la région. Enfin, l'exode final en 1952 provient de la fermeture de l'école élémentaire confessionnelle de Springbrook²⁸, décision motivée par le manque d'élèves, 3 en 1950, et l'éloignement d'une partie de la clientèle. L'exode

27. J.-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon, Lévis, Mercier et Cie, 1897-1904*, vol. IV (1/7), 86.

28. *Ibid.*, 52. Une photographie de 1942 nous montre la classe de cinq élèves.

graduel de la population anglicane de Frampton n'éliminait pas pour autant toute vie communautaire entre coreligionnaires. Des pasteurs itinérants assuraient le service dominical en alternance avec des missions avoisinantes et certaines activités sociales tenaient lieu de rencontres entre les missions. Nous avons été à même de constater que, malgré la proximité d'une communauté anglicane à Saint-Malachie, les échanges avec celle-ci demeuraient limités. Selon M. Martin Miller: «they didn't mix too much»²⁹; et Mme Flora McBean d'ajouter qu'il y avait peu de mariages entre les deux groupes: «not too many marriages»³⁰. Tous semblent unanimes à dire que l'isolement et l'éloignement ne favorisaient guère les alliances à une époque où les moyens de transport étaient rudimentaires.

Le dynamisme des anglicans concentrés autour de Frampton-Springbrook est mis en relief à partir des données portant sur leur vie économique, sociale, religieuse et communautaire. Les agriculteurs anglicans de Frampton, tout comme leurs concitoyens francophones et irlandais catholiques, pratiquaient une économie de subsistance. Les revenus d'appoint étaient assurés par le travail forestier jusque vers les années 1930, par la coupe de bois sur des terres privées et par la production de sucre d'érable. Malgré leur isolement, les anglicans jouissaient d'une vie sociale assez intense. Durant la belle saison, le fait social dominant était sans contredit les *house parties* où parents et amis se réunissaient pour danser des «sets carrés»: «We danced our feet off», nous disait Mme McLaughlin³¹. Vers minuit, un copieux repas était servi permettant à chacun de refaire ses forces pour continuer la fête jusqu'aux petites heures du matin. Au moment du thé, certains messieurs préféraient étancher leur soif à l'extérieur, avec le *homebrew*, le gin, le whisky ou la bière apportés pour l'occasion, en bouteille ou en cruchon. Vers 1 h. 30, un archet s'animait et la

29. M. Martin Miller, informateur de Saint-Malachie.

30. Madame Flora McBean, informatrice de Lennoxville.

31. Mme Lottie McLaughlin, informatrice de Saint-Malachie.

danse reprenait de plus belle. Tous vantent la virtuosité de Jim Bradley, violoneux incomparable qui fut inhumé selon ses dernières volontés avec un de ses violons. Le bedeau Earl Hurley, questionné sur le bien-fondé de ce vœu inusité, avait répliqué: «Sure he can take his violin, he'll play to the angels»³². Outre Jim Bradley, la communauté anglicane comptait un nombre impressionnant de violoneux parmi lesquels l'on retrouve John Foster, Earl Hurley, Andrew Hodgson, Jos. Reed, Jos. Whyte et Anthony Whyte. Par ailleurs, en 1910, le canton de Frampton aurait compté une quarantaine de violoneux, qui dit-on, «faisaient chanter les collines»³³. À l'hiver, les rencontres sociales privilégiaient les parties de cartes où parents et amis jouaient au *Euchre* et au *500*.

L'activité religieuse se résumait aux services dominicaux, à l'enseignement catéchétique des enfants le dimanche après-midi et à l'observance stricte de la journée du Seigneur par l'interdiction de jeux ou de loisirs. La visite de l'évêque ou du doyen rural, tout comme les rites de passages coutumiers: baptêmes, communions, confirmations, mariages et décès ponctuaient le quotidien. Tout au long de l'existence de la mission de Springbrook les *Annual Reports of the Church Society* et la *Quebec Diocesan Gazette*, notent la générosité des paroissiens en dons d'argent, de temps et de victuailles, et ce malgré les années de mauvaises récoltes. Au début de la colonie, c'est à titre individuel que l'on prêtait main forte au pasteur. Vers la fin du 19^e siècle, on voit l'émergence d'associations paroissiales auxquelles se grefferont des activités socio-religieuses. En 1888, la *Woman's Auxiliary* est fondée pour venir en aide à l'œuvre missionnaire anglicane³⁴; et de 1882 à 1888, les adhérents à la Société de tempérance augmentent. Au début du siècle, des spectacles sont montés pour l'achat d'un harmonium et les *Church Society Helpers* recueillent des fonds pour les réparations à faire à l'église et au presbytère.

32. Raconté par Mme Lottie McLaughlin.

33. Selon l'expression de M. Lucien DeBlois, ptre, informateur de Québec.

34. Philip Carrington, *The Anglican Church in Canada*, 181.

Durant les années 1930 et 1940, le A.Y.P.A. — Anglican Young People's Association — regroupait, malgré son titre, des membres de tout âge de West Frampton³⁵. Les réunions mensuelles qui débutaient par une prière permettaient, outre l'échange et la pratique des hymnes, de nommer un représentant au synode annuel anglican en plus de voir à la préparation de pique-niques avec des coreligionnaires de paroisses éloignées.

Le *Garden Party* annuel, organisé pour subvenir aux besoins de l'église de Springbrook, constituait l'événement social marquant de l'été. La population environnante s'adonnait à des jeux d'adresse, à la pêche aux trésors, à des courses diverses et à des concours de force comme le souque-à-la-corde. La mission tirait bénéfice de la vente de crème glacée, de fudge maison, d'objets de fabrication artisanale et de tirages. Malgré le peu d'échanges sur le plan social, l'entraide était de mise, particulièrement entre voisins, lors des rites de passage, de catastrophes comme le feu ou au moment des corvées de coutume. Dès l'érection civile de Frampton en 1858, une tradition s'établit à l'effet que tous les groupes ethniques devaient être représentés au sein du conseil municipal. C'est ainsi que nous retrouvons des conseillers anglicans jusqu'en 1941, le dernier étant M. Edward Hurley³⁶.

Les événements historiques qui influencèrent le mouvement de la population anglicane de West Frampton doivent être considérés dans une perspective générale liée à des facteurs économiques et socio-culturels. Les terres de Saint-Édouard-de-Frampton étaient les plus pauvres de la région. À l'échec de la récolte de pommes de terre en 1856, succédaient la contamination de l'avoine en 1894 et la sécheresse en 1905³⁷. Nos informateurs appellent leur genre de production du «*poor farming*»³⁸. En 1854, les Canadiens français se portent acquéreurs des *Clergy Reserves*, terrains réservés par la couronne en faveur des clergés anglican et

35. Selon Allan Cumber, informateur de Sherbrooke.

36. Selon M. Louis Morin, Frampton.

37. *Annual Reports of the Church Society*, 33, 54, 55 et 66.

38. Mme Alice Brennan Cumber, Sherbrooke.

presbytérien. Dès 1855, le curé Rousseau note que «les anglicans cherchent à vendre leurs terres dans le canton de Frampton, maintenant que les Canadiens arrivent³⁹». Outre ces raisons, d'autres départs peuvent être attribués à la construction du chemin de fer au début des années 1850 et à l'industrialisation des grandes villes de l'Ontario et des États-Unis. Enfin, la fermeture de l'école en 1950 fut l'élément déclencheur de l'émigration finale des anglicans. Cependant, deux événements antérieurs méritent d'être considérés pour l'impact qu'ils ont pu avoir sur la viabilité de la communauté anglicane, soit l'absence d'un pasteur résident depuis 1905 et la fermeture de la mission en 1947.

III. Effet miroir de la recherche-action

Amorcée en janvier 1986 avec un groupe de six étudiantes qui terminaient leur formation de 1^{er} cycle, le projet de fournir les instruments d'une interprétation de la vie des anglicans de Springbrook a pris fin en juin suivant. Les retombées furent nombreuses. Elles servirent, comme il se devait, les fins de la Corporation culturelle de Frampton, du ministère des Affaires culturelles et de l'université Laval, mais surtout elles permirent à une communauté humaine dispersée, virtuellement disparue, de se reconnaître, de retrouver son identité, par conséquent de se valoriser et de pouvoir prendre en main la gérance de son histoire. Les résultats de la recherche ont été communiqués à trois niveaux. Tout d'abord sous la forme d'un rapport⁴⁰ détaillé, destiné aux trois organismes engagés dans le projet et qui fut déposé dans leurs archives en juin 1986. Ce rapport fut traduit peu après en anglais. À partir de ce document de base le ministère des Affaires culturelles publia, en français et en anglais, deux brochures à grand tirage⁴¹. Ensuite, et

39. Jules-Adrien Kirouac, *Histoire de la paroisse de Saint-Malachie*, Québec, Laflamme et Proulx, 1909, 58.

40. *Supra*, note 2.

41. Anne-Marie Poulin (réd.), *Un héritage anglican. L'église Christ Church à Frampton*, s.l.n.d. (Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1988); *An Anglican Heritage. Christ Church in Frampton*, *ibid.*, 1989.

ce fut là l'événement déclencheur de l'«effet miroir», fut inaugurée le 20 juin 1986 dans l'église Christ Church une attrayante exposition intitulée *Forget-me-not*. Car tel était le message le plus fort et le plus clair qui découlait de la recherche. C'est par ailleurs la raison même d'exister de tout cimetière et chacun de nous entend ce cri des prédécesseurs en visitant un cimetière. Mais pourquoi alors en faire un thème à Springbrook puisque des cimetières existent partout?

Tout d'abord parce que le cimetière et l'église constituent les derniers témoignages accessibles de cette communauté. Les autres sont enfouis dans les archives ou dans les souvenirs. Ensuite parce que cette courte sentence évoque bien le sentiment d'effritement qu'ont vécu ces anglicans depuis 1865 environ, alors que leur population n'a cessé de décroître. Également parce que des informateurs nous ont confié des artefacts relatifs à ce thème:

- 1) une boîte à conserver les gommes d'épinette que James Kennedy grava au couteau de la sentence «Forgat-me-not» (sic) à côté du trèfle irlandais;
- 2) l'album d'autographes qu'a reçu Margaret Bartholomew à Noël de 1887, qui se situe comme le cimetière dans l'axe nostalgique et dans lequel on trouve en toutes lettres et à plusieurs reprises l'énoncé du thème.

Enfin peut-être parce que le gazon du cimetière a été semé de myosotis, appelés familièrement *Ne-m'oubliez-pas* ou *Forget-me-not*, par les dernières familles qui quittèrent Springbrook en 1952.

Le 20 juin 1986, la Corporation culturelle de Frampton organisa sur les lieux mêmes un *Garden Party* auquel étaient conviés tous ceux et toutes celles qui avaient participé à la recherche, leur famille et leurs amis. Sept cents personnes étaient présentes à ces retrouvailles. Pour l'occasion, Mme Cécilia Miller⁴² recueillit et broda 700 noms sur une nouvelle courtepoinette au centre de laquelle figurait l'expression: *Forget-me-not/Ne m'oubliez-pas*⁴³.

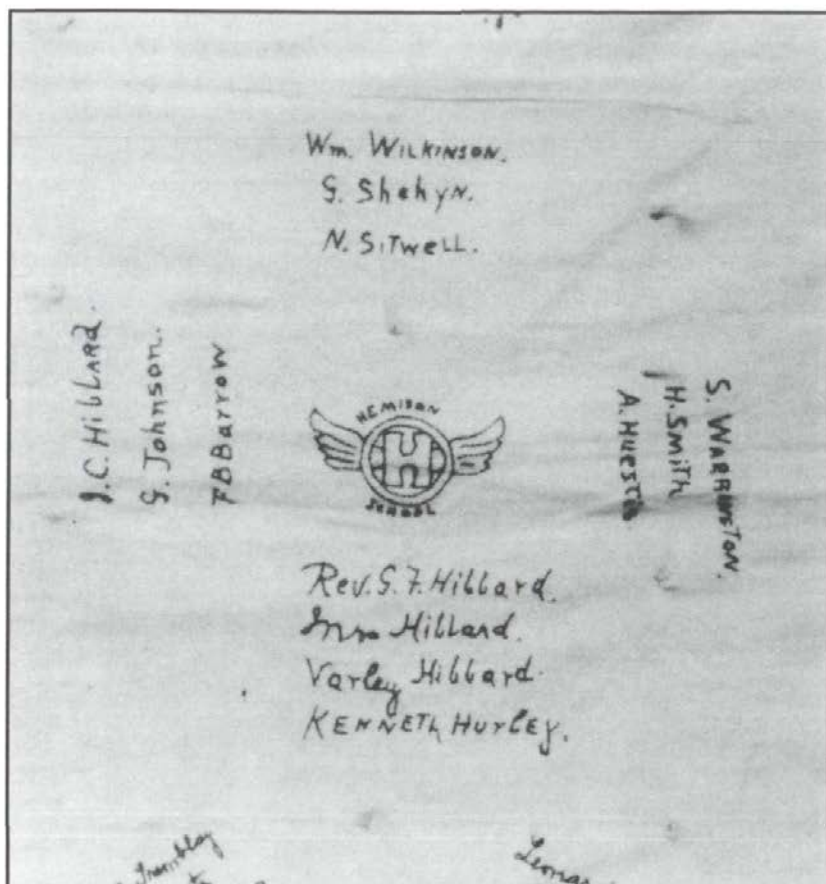
42. Mme Cécilia Miller, informatrice de Frampton, était membre de la Corporation culturelle.

43. *Un héritage anglican. L'église Christ Church à Frampton*, 13.

Un *Garden Party* où régnait l'émotion qui avait pris la relève de la raison.

Juste retour des choses d'ailleurs que cette façon de communiquer la recherche, en plus du fait qu'elle sert de relais pour la poursuite d'activités susceptibles d'augmenter les connaissances. C'est ainsi que des leaders se sont manifestés parmi les descendants qui habitent maintenant Sherbrooke et Lennoxville. C'est en liaison aussi avec ces retrouvailles que 350 O'Farrell ont fait un séjour dans l'Irlande de leurs ancêtres. La tradition des *Garden Parties* s'est poursuivie depuis sa reprise en 1986 et l'exposition a pu s'enrichir de nouveaux documents et artefacts, ce qui montre à souhait l'utilité sociale et culturelle de la recherche-action et combien par le fait même les sciences de l'homme ne peuvent se passer des hommes et des femmes qui en sont les sujets autant que les objets.

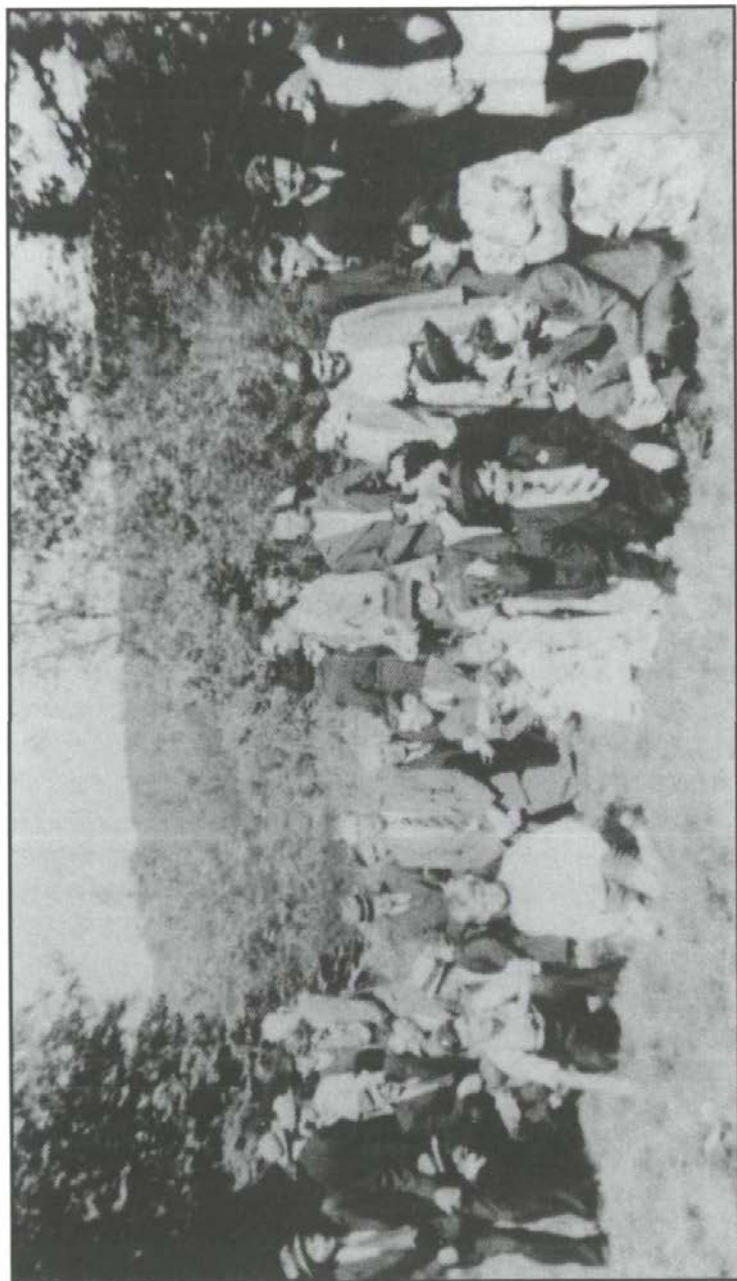
Gene S. ←



Motif central de la courtepoinde communautaire de 1917.
(Photo: Centre des dossiers, Fonds église anglicane de
Springbrook, ministère des Affaires culturelles)



James Kennedy. Boîte à conserver les gommes d'épinette. Début du XX^e siècle. Bois polychrome. Collection privée. (Centre des dossiers, Fonds église anglicane de Springbrook, ministère des Affaires culturelles)



Garden Party des anglicanes de Springbrook vers 1940. (Photo: Centre des dossiers. Fonds église anglicane de Springbrook, ministère des Affaires culturelles)